

douce, si patiente dans ses douleurs. Elle craignait tellement d'être à charge aux autres et de causer du dérangement. Nous ne la pleurons pas. Elle est entrée dans son repos; elle a échangé une vie de souffrances cruelles et journalières pour cet état dont saint Paul a dit qu'il est « beaucoup meilleur. » Mais mon cœur saigne en pensant à son pauvre mari, pour qui la perte de sa compagne a, dans ces circonstances, quelque chose de tout particulièrement douloureux; je pleure aussi sur ses enfants orphelins. Que notre Père céleste essuie leurs larmes et prenne soin d'eux. »



UN ENTRETIEN DE M. DUVOISIN AVEC LE CHEF MASSOUPA

« Vous représentez-vous, » écrit M. Duvoisin au directeur de la Maison des missions, » que je me mêle de politique ? moi qui jamais n'avais abordé, même de loin, un terrain si glissant, pensez que je suis depuis quelques jours en correspondance avec les rebelles ! Samedi passé, comme Massoupa était près de Bérée, je lui écrivis quelques lignes l'invitant à méditer, dans son sens le plus terrestre aussi bien qu'au sens spirituel, cette parole de notre Seigneur : « Quel est le roi qui parte pour livrer bataille à un autre, etc. » (Luc, 14, 31, 32). Hier, il y était de nouveau et me demanda d'aller le voir. Il fut fort aimable envers moi, me remercia de ma lettre, m'assura que nous n'avions rien à craindre et daigna même, pendant près d'une heure, prêter l'oreille à mes avertissements.

Je lui dis que j'étais heureux d'avoir cette occasion de lui parler, attendu qu'il lui était donné, ce qui est donné à peu d'hommes en ce monde, de pouvoir faire à son gré ou un bien ou un mal incalculable; que les destinées des Bas-soutos étaient comme dans une balance qu'il pouvait faire pencher dans un sens ou dans l'autre, celui de la paix et de la prospérité ou celui de la guerre et de la destruction de la tribu. J'ajoutai que les uns et les autres nous allions bientôt

comparaître devant Dieu, et lui demandai si, à ce moment-là, il ne vaudrait pas mieux pour lui qu'il eût fait, en conservant la paix à son peuple, une bonne œuvre qui serait peut-être pour lui le point de départ d'un retour à Dieu, que de l'avoir précipité dans la ruine, etc., etc.

Il écouta tout cela patiemment, mais répondit, comme il répond toujours, qu'en punissant ceux de ses gens qui avaient livré leurs armes il ne faisait pas la guerre au gouvernement anglais, attendu qu'ils étaient ses sujets avant d'être ceux du gouvernement ; qu'ils ne dépendaient de ce dernier que par son entremise, et par conséquent n'avaient pas le droit de faire une telle démarche sans sa permission. A quoi je répliquai que le gouvernement entendait la chose tout autrement, que d'ailleurs lui, Massoupa, eût-il cent fois raison, il n'était plus temps de discuter des théories ; que le gouvernement considérait la prise d'armes des Bassoutos comme une révolte, qu'il était le plus fort ; que jamais dans une affaire pareille il ne consentirait à être vaincu, et que le seul espoir de salut qui leur restât était de faire leur soumission et d'accepter les conditions qu'on leur imposerait, si dures fussent-elles.

Je le quittai là-dessus et viens de lui écrire de nouveau pour insister sur ce dernier point. Ce n'est pas que je puisse attendre aucun résultat de ces démarches. Si des paroles et des exhortations pouvaient toucher un homme tel que Massoupa, celles de M. Jousse, près de qui il demeure, l'eussent fait depuis longtemps. Mais j'aurai la satisfaction d'avoir, moi aussi, tenté quelque chose pour détourner le péril. »

LETTRE DE M. F. ELLENBERGER

Au moment où M. Ellenberger nous écrivait cette lettre, le district qu'il habite continuait à jouir, sous le rapport politique, d'un répit bien précieux après les commotions de la guerre de Morosi. Il est probable qu'à l'heure présente, on